

L'HISTOIRE DU JOUR

Les cauchemars climatiques
de la Nuit blanche

Cette Nuit blanche de samedi 3 à dimanche 4 octobre avait-elle de quoi retourner un climatosceptique ? Pas vraiment. Placée sous le signe de la COP21 à venir, elle s'est efforcée de faire proliférer pluies, vagues et nuages dans tout le nord parisien, sous un ciel élément qui aurait presque fait rêver de réchauffement climatique. Mais a-t-elle pour autant réveillé les consciences écolos endormies ? Pas sûr.

Grand ordonnateur de l'événement, José Manuel Gonçalves a placé ses choix artistiques sous le signe du spectaculaire plutôt que de l'engagement. Rayon « Montée des eaux », le public se retrouvait ainsi, dans le parc Martin-Luther-King du nouveau quartier des Batignolles, noyé sous une mer immense simulée par des projections de lumière : hyperphotogénique, mais bien léger quand on se souvient des enjeux (et des heures de queue...).

Dans la catégorie « Fonte de la banquise », même problème avec les stèles de glace posées par Zhenchen Liu devant l'Hôtel de Ville, destinées à fondre jusqu'à l'aube. Ou la vilaine « maison qui

fond » sur le parvis de la gare du Nord, créée par un Leandro Erlich qu'on a connu meilleur illusionniste (message à l'attention des couche-tôt : cette œuvre est pérenne). La question du dérèglement climatique vaut mieux que ces tours de passe-passe.

Transformer la menace planétaire en instant de poésie ? Quelques artistes y sont tout de même parvenus. Dans l'obscurité du parc Monceau, on entendait soudain les grenouilles s'époumoner, les grillons sonner à plein, les abeilles bourdonner comme

jamais : le si chic jardin néoclassique devenait quasiment tropical, par la grâce d'Erik Samakh, un brin chamane. A une petite encablure de là, le Musée Nissim de Camondo accueillait des zombies en costard tournant sur un manège orchestré par Massimo Furlan, en métaphore détonante du présent.

Mention aussi aux invités les plus septentrionaux du parcours. Pour découvrir leurs œuvres, il fallait descendre dans les entrailles de la ville, jusqu'au tunnel de la petite ceinture qui va de porte de Saint-Ouen à porte de Clignancourt. Des chemins buissonniers d'ordinaire interdits qui font le charme de Nuit blanche. Sous les voûtes, Dominique Blais faisait tourner des infrasons qu'il a recueillis au pôle Nord. C'était le début d'un vrai voyage, qui menait aux « peintures murales » que Michel Blazy a fait proliférer sur les murs noirs de suie : des moisissures aux couleurs vives, qui semblaient destinées à envahir bientôt toute la cité.

Dans l'humidité montante, les pieds malmenés par le chemin de pierres et de lames de bois, le public pouvait avoir alors l'impression de marcher comme une armée de morts-vivants vers un bout de tunnel dont on n'était pas sûr qu'il existe. Finalement, c'est peut-être cette expérience qui incarnait au mieux les problématiques de la COP21. ■

EMMANUELLE LEQUEUX

LE MUSÉE NISSIM
DE CAMONDO
ACCUEILLAIT DES
ZOMBIES EN COSTARD
TOURNANT
SUR UN MANÈGE